

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 15 (1894)
Heft: 2

Artikel: La vérité sur Émin Pacha : la province égyptienne équatoriale et le Soudan
Autor: Hassan, Vita
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-134737>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA VÉRITÉ SUR ÉMIN PACHA
La province égyptienne équatoriale et le Soudan.

(PAR VITA HASSAN)¹.

Au moment de prendre la plume pour rendre compte de l'ouvrage de M. Vita Hassan, nous apprenons, par une dépêche de Berlin, que les mémoires d'Émin Pacha, tombés aux mains du commandant Ponthier à Kibongé, lors de la prise de cette ville sur les Arabes esclavagistes, viennent d'être expédiés de Bruxelles par l'administration du Congo au gouvernement allemand. Les regrets que nous éprouvions qu'Émin fût mort sans avoir pu fournir lui-même l'exposé de sa vie et de son administration dans l'Égypte équatoriale, ainsi que le rapport sur les dernières années de sa carrière depuis son enlèvement de sa province par l'expédition dite de secours, seront adoucis par la publication que ne manquera pas d'en faire l'autorité allemande. Ce sera la meilleure réponse aux affirmations de ceux qui, pour s'excuser devant le public des deux mondes de n'avoir pas secouru Émin, ont répandu sur son compte les jugements les plus défavorables après l'avoir arraché de son poste, et ont livré sa province à une anarchie dans laquelle elle se débat encore aujourd'hui sans que ses soi-disants libérateurs aient rien fait pour l'en délivrer.

Avant que la voix d'Émin, se fasse entendre, ses amis ont répondu aux reproches de Stanley et de son second M. Mounteney Jephson, et les témoignages de ceux qui l'ont vu dans sa province, qui ont été les témoins de son activité, qui ont pu juger des fruits de son administration, ont dû certainement, pour toutes les personnes qui réfléchissent, l'emporter sur celui des hommes qui n'avaient connu le gouverneur de la province équatoriale que hors du milieu où s'était exercée son action, et lorsque, comme une plante déracinée de son sol, il ne savait plus où se prendre et s'en allait emporté par le courant d'une caravane qui l'emmenait à la côte malgré lui. Schweinfurth, qui avait vécu dans la région équatoriale, le Dr Junker et Casati qui y ont passé de longues années, le missionnaire Wilson et son collègue le Dr Felkin qui ont traversé tout le territoire de

¹ Die Wahrheit über Emin-Pascha, die aegyptische Aequatorialprovinz und den Sudan, von Vita Hassan ehemaligen Arzt und Apotheker der Aequatorialprovinz unter der Mitarbeit von Elie M. Baruck. Aus dem französischen Original übersetzt und mit Anmerkungen versehen von Dr B. Moritz; Berlin (geographische Verlags-handlung Dietrich Reimer, Inhaber : Hœfer & Vohsen), 1893, 2 Bände, in-8°, 223 et 246 p. und Karte, m. 7.

la province d'Émin Pacha, tous se sont accordés à le présenter non seulement comme un explorateur intelligent, un naturaliste sagace, un gouverneur attentif au développement agricole, industriel, commercial de ses administrés, fort pour défendre les faibles contre les violents et conserver leur liberté aux femmes et aux enfants contre ceux qui voulaient les réduire en esclavage, mais encore comme un administrateur modèle. Toutefois comme le dit le proverbe : Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose, il restait encore quelque chose sur le nom d'Émin Pacha terni par les procédés de son prétendu libérateur.

Heureusement, voici un témoin qui n'a pas cessé de travailler auprès d'Émin depuis son arrivée dans l'Équatoria et qui, enlevé avec lui de Wadelai, a fait avec lui la marche longue et douloureuse à la suite des officiers anglais de Stanley ; sentant comme Émin, avec lui et pour lui, il a pu et su nous dire ce que celui-ci a souffert de la part des chefs de l'expédition et de ses coopérateurs.

Le témoignage de Vita Hassan, qui s'est fait un devoir de ne rapporter que la stricte vérité, est d'autant plus digne de foi que son admiration pour l'homme qui fut à la fois son chef et son ami, ne l'empêche pas d'exprimer des opinions qui ne s'accordent pas toujours en tous points avec les vues d'Émin. Mais les préventions créées contre Émin lui ont imposé l'obligation de dire ce qu'il avait vu et entendu pendant les dix années d'un commerce quotidien avec le gouverneur de la province équatoriale. Son intimité avec celui-ci l'avait fait surnommer « la langue du Mudir », et l'avait rendu le confident de ses pensées les plus secrètes, aussi avait-il qualité pour rectifier les erreurs répandues contre lui, pour faire ressortir surtout cette bonté extraordinaire qui, comme il le dit, aurait été plutôt la vertu d'un missionnaire que d'un gouverneur ou d'un soldat, bonté que, même Stanley, comme tous ceux qui ont été en rapport avec lui, a pu constater alors même qu'il était incapable de la comprendre. Ce fut en particulier cette bonté qui l'empêcha d'étouffer la rébellion dans son germe, et qui, après sa captivité à Dufilé, le porta à pardonner aux rebelles au lieu de les condamner.

Déjà à son passage dans les stations de Chambé et de Bor, que M. Vita Hassan avait visitées en se rendant, en 1881, à Lado, alors résidence du gouverneur, il en avait constaté la beauté et l'ordre parfait qui y régnait. Dès la première heure, Émin se montra ce qu'il fut pendant les dix années de ses rapports avec lui, chef sans aucun orgueil avec ses subordonnés. Il avait accepté le poste de l'Égypte équatoriale non par intérêt pécuniaire, mais afin de travailler pour la science, et par là de se rendre

utile à l'humanité. Et en effet, il a mis toutes ses forces, ses facultés, ses connaissances au service de ses semblables, avec un complet désintéressement.

Nous ne rappellerons pas ses explorations dans cette partie de l'Afrique et toutes les observations qu'il y faisait régulièrement. Pour ne parler que de la météorologie, avant lui, la climatologie en était tout à fait inconnue. La persévérance avec laquelle Émin fit, pendant dix années, ses observations météorologiques, trois fois par jour, avec une précision toute scientifique, est simplement admirable. Le volume où il inscrivait ses observations était constamment ouvert sur son pupitre. Sous lui, Lado était devenu la station à laquelle étaient rapportées toutes les observations barométriques de l'Afrique équatoriale.

Aucun naturaliste n'a fait avec plus de soins que lui des collections de reptiles, de papillons, d'oiseaux, de mammifères, etc., et l'on reste confondu devant cette vie où, au milieu des soins de l'administration d'une vaste province, le naturaliste pouvait trouver du temps pour préparer systématiquement une masse aussi énorme de matériaux qu'il fournissait aux savants et aux musées de tous pays, après en avoir dressé le catalogue avec une assiduité qui ne se démentit jamais.

Outre cela, Émin recueillait les vocabulaires des divers districts de sa province, et poursuivait ses études anthropologiques sur toutes les tribus qui les habitaient. Il décrivait en détail et avec intelligence les us et coutumes des indigènes avec lesquels il était en rapport. Aussi peut-on dire qu'au témoignage de Vita Hassan, toutes les branches des sciences sont redevables à ce savant désintéressé et toujours modeste. Malgré la défaveur qui a pu s'attacher à son nom depuis l'expédition de Stanley, à mesure que les années s'écouleront, les services scientifiques rendus par lui seront toujours mieux reconnus et appréciés. Combien d'années s'écoulera-t-il avant que d'autres savants puissent pénétrer dans cette région qu'il s'était efforcé de nous faire connaître à tous les points de vue, et qu'il avait dotée des principaux éléments de notre civilisation ?

Vita Hassan fait remarquer la grande facilité qu'acquièrent les noirs à imiter ce qu'ils voient faire aux blancs ; il leur suffit de le voir deux fois pour pouvoir le reproduire parfaitement. Il attribue à cette facilité le fait que sous la direction sage et éclairée d'Émin la province Équatoriale était devenue un pays heureux qui, par l'extension donnée à la culture et à certaines industries, pouvait se suffire à lui-même. Le gouverneur se faisait envoyer des plantes et des semences diverses de toutes les parties du monde, il essayait d'acclimater différentes espèces de légumes

et d'arbres fruitiers, généralement ses essais étaient couronnés de succès. C'est lui qui introduisit dans la province le coton, le riz, le maïs, les fèves, le sesame qui fournissaient des récoltes extrêmement abondantes.

Après avoir, dans le premier volume, exposé ce qu'avait fait Emin pour l'Égypte équatoriale depuis son arrivée à Lado jusqu'à la révolte du Mahdi, dont il a raconté en détails les progrès jusqu'à la prise de Chartoum et à la mort de Gordon, Vita Hassan a consacré le second à la lutte du gouverneur de la province égyptienne contre les Mahdistes, à l'arrivée de Stanley et de son expédition, et au retour à la côte d'Émin et de ceux de ses gens que Stanley consentit à attendre au sud du lac Albert pour les emmener avec lui.

Vita Hassan rappelle les avertissements donnés par Émin à Khartoum aux premières manifestations de révolte des Mahdistes, et la légèreté avec laquelle ils furent reçus en Angleterre; d'autre part sa parole donnée à Emin qu'après avoir partagé ses joies, il ne le quitterait pas dans le moment du danger, mais qu'il l'accompagnerait partout où irait le gouverneur. — Il nous fait assister aux progrès des Mahdistes vers le sud, à la concentration des forces dont Émin disposait et montre que jamais avant l'arrivée de Stanley il n'avait songé à quitter sa province pour se sauver, le transport de milliers de personnes, pour la plupart des femmes et des enfants, à travers les forêts et les steppes de l'Afrique, lui paraissant impossible. Il avait une parfaite conscience de cette impossibilité, et ce fut, dit Vita Hassan, le seul motif de ses irrésolutions lorsque Stanley lui parla de départ. Au reste, lorsque l'expédition dite de secours arriva au lac Albert, Stanley lui écrivit qu'elle n'était nullement en état de lui prêter un secours effectif, qu'il ne pouvait lui remettre qu'un peu de munitions apportées du Caire, à son compte; toutefois que si Émin et ses gens voulaient quitter le pays, il s'engageait à les ramener en Égypte. Stanley se disait encore porteur de lettres du Khédive et de Nubar-pacha pour Émin, l'Égypte avait depuis longtemps abandonné ses possessions du Soudan; enfin Émin ne devait pas compter qu'une autre expédition serait envoyée à son secours. A la lecture de cette lettre, Émin ne put s'empêcher de dire: « Si j'ai attendu l'expédition de Stanley, c'était dans l'espoir de recevoir des renforts et des munitions. Après la peine que je me suis donnée pour organiser et étendre cette province, y fonder des stations, me concilier la plupart des tribus environnantes, on veut que j'abandonne tout. Ce n'était pas l'idée que je me faisais de cette expédition. Que deviendraient les malheureuses tribus qui ont accepté notre gouvernement et nous ont prêté leur concours? Elles

deviendraient la proie de Kabrégé et de nos autres ennemis qui les détruiraient, les massacraient indubitablement. Après avoir profité d'elles, ce serait un crime de les abandonner à leur sort. »

Casati de son côté déclara que s'il était question de retourner en Égypte, l'expédition de Stanley était parfaitement superflue; que le mieux cependant était de se rendre auprès de lui pour lui venir en aide et recevoir les munitions et les lettres apportées par lui. L'état dans lequel se sont présentés Jephson et les Zanzibarites, presque nus et épuisés par la faim, nous fait comprendre, dit-il, qu'ils seraient incapables d'emmener avec eux nos gens au nombre de plusieurs milliers, ni de leur fournir les vivres nécessaires le long de la route.

Vita Hassan, consulté à son tour, émit l'avis que les soldats et les fonctionnaires soudanais avaient une trop bonne opinion du gouvernement égyptien pour croire jamais que Stanley et ses gens, en haillons et mourants de faim, eussent pu leur être envoyés par le Khédive; l'expédition était d'ailleurs si réduite que de 60 soldats venus du Caire il n'en restait plus que 18; dans ces conditions là, elle ne pouvait que les exposer à de graves dangers au lieu de leur être utile.

L'auteur expose ensuite ce que fit Emin pour pourvoir Stanley et ses gens de vêtements et de vivres, puis les angoisses du pacha mis dans l'alternative de s'éloigner des tribus auxquelles il avait apporté les bienfaits de la civilisation, ou de paraître faire peu de cas de la sollicitude du gouvernement égyptien et du Comité de Londres, et dit-il, « jusqu'à Bagamoyo, les regrets d'avoir quitté ses noirs ne firent que devenir plus poignants. » Après avoir donné l'ordre de partir avec Stanley, Jephson ayant laissé échapper devant les soldats d'Emin ces paroles : « Si vous obéissez au pacha et le suivez, le peuple anglais ne vous oubliera pas », — « que nous veut le peuple anglais » ? s'écrièrent-ils, « ces gens ne viennent pas du Caire, car au lieu de nous parler du Khédive, ils parlent au nom du peuple anglais; ils sont d'ailleurs tellement déguenillés qu'ils ne peuvent venir de la part du Khédive. »

Suivent les détails de démarches faites par Emin auprès des troupes égyptiennes à Dufilé, avec Jephson et Vita Hassan qui parle en témoin oculaire de l'étonnement de Jephson à la vue du contraste entre les gens de l'expédition Stanley dénués de tout, et les fonctionnaires d'Emin, proprements vêtus, commodément logés, ne demandant que des munitions pour pouvoir défendre la province contre les Mahdistes. Nos lecteurs se rappellent la révolte des soldats à Redjaf, à Laboré, à Dufilé, la captivité d'Emin, sa délivrance et son départ avec un nombre relativement

faible de ses gens pour la côte à la suite de Stanley et de ses officiers. Les procédés du soi-disant libérateur à l'égard de ceux qu'il prétendait sauver apparaissent sous un jour auquel ne nous a pas accoutumé le récit de Stanley : on comprend qu'il n'ait osé les raconter.

La description du départ est des plus pénible à lire. « Il y avait dans le camp de Stanley des femmes dont les maris n'étaient pas encore arrivés, des enfants dont les pères étaient encore dans les stations de l'Égypte équatoriale ; les malheureux étaient désolés de laisser les leurs exposés à tous les dangers. Nous aurions mieux aimé rester, dit Vita Hassan, que de laisser ces pauvres gens. Mais la volonté de Stanley n'admettait point de délai. Ce n'est pas que l'auteur méconnaisse l'énergie de Stanley. Il aurait été faillé, dit-il, pour faire un de ces conquérants de l'antiquité, pour entraîner des hordes sauvages et semer l'épouvante sur sa route. La distance entre Livingstone et Stanley est aussi grande que celle du ciel à la terre. Le premier ne faisait rien pour lui-même, considérait tous les hommes comme ses semblables, et leur témoignait d'autant plus de bienveillance qu'ils étaient plus au-dessous de lui ; le second ne voyait dans les autres hommes que les instruments de son intérêt particulier et de sa gloire personnelle, instruments que l'on peut briser quand on ne peut plus s'en servir. Il s'était accoutumé aux habitudes du pays où la force brutale prend la place du droit. Il ne manqua pas en Europe de publicistes qui admirent ces brutalités en disant qu'il n'est pas possible de traiter les noirs comme des civilisés. A ceux-là Vita Hassan répond : « quelque sauvages que soient les hommes, les traiter comme des fauves, est en contradiction absolue avec nos lois, nos mœurs, et les idées de notre siècle. Si l'Européen a le droit de se défendre, il ne lui est en aucune façon permis de maltraiter les noirs pour satisfaire ses passions ou ses intérêts personnels. » L'expédition de Stanley, par exemple, fit dans le territoire de Masamboni une razzia d'où elle ramena quantité de prisonniers qui furent traités plus brutalement que des bêtes de somme. Attachés par le cou au nombre de huit ou dix par de fortes cordes comme des esclaves, ils durent marcher portant sur la tête de lourds fardeaux. Les montées et les descentes sur des pierres pointues, le passage des cours d'eau, blessaient les pieds de ces malheureux que l'arrière-garde chassait devant elle à coups de fouet. Pour échapper aux coups, ils se pressaient les uns contre les autres, tombaient et se blessaient grièvement. Quand l'un d'eux ne pouvait plus se tenir debout, on déliait la corde qui l'attachait à ses camarades et on l'abandonnait gisant au bord du chemin. Il devenait la proie des fauves ou des indigènes d'une tribu ennemie, à

moins qu'il ne mourût de faim. Si les blessures n'empêchaient pas le misérable de continuer la marche, on le forçait de porter sa charge jusqu'à ce que la plaie fût devenue, faute de soins et par suite de fatigues, assez grande pour le faire tomber. Tel fut le sort de ces malheureux Noirs qui, déjà au bout de deux ou trois jours, jonchèrent la route de leurs cadavres. « Si l'Europe, » dit Vita Hassan, « ne sait pas civiliser les Noirs par des procédés plus humains, elle ferait mieux de les laisser dans leur ignorance et de leur épargner le fléau d'une civilisation impitoyable et destructive. L'Afrique a besoin d'hommes comme Livingstone ; malheureusement ils sont rares aujourd'hui ; tandis que les gens comme Stanley deviennent toujours plus nombreux ».

Quand une plaie empêchait quelqu'un de marcher, que ce fût un porteur ou l'un des sauvés de l'Équateur, un Blanc ou un Noir, son sort était le même, on le laissait sur la route où il n'avait plus à attendre que la mort sous les traits qu'elle affecte en Afrique : insolation, faim, soif, fauves, traits ou lances, etc. On frémit à la seule pensée des angoisses et du désespoir de ceux qui étaient ainsi abandonnés. Et quand le malheureux était un père ou un fils, qui peut se représenter la douleur du fils, du père ou de la mère s'arrêtant malgré les coups de fouet de l'arrière-garde et se retournant pour adresser un dernier regard, un dernier adieu à la victime qu'ils laissaient après eux ?

Vita Hassan fit l'expérience de la dureté de Stanley envers ceux qu'il prétendait avoir sauvés. Il ramenait deux serviteurs, deux enfants et leur mère et certains effets pour lesquels au départ de Kavalli lui avaient été donnés les porteurs nécessaires. L'ordre fut donné aux deux serviteurs de se joindre à l'arrière-garde. Vita Hassan réclama, mais Stanley lui envoya Stairs avec l'ordre d'amener devant lui le réclamant qui contesta à Stanley le droit de lui prendre ses serviteurs : « Je vous ferai fustiger, » lui dit Stanley, « si vous persistez dans votre endurcissement. » Non, M. Stanley, répondit-il, « j'ai la peau blanche, et l'on ne fustige pas un blanc » et là-dessus, il lui tourna le dos.

Dans la région du Rouwenzori, Emin-Pacha crut devoir prier Stanley, au nom des malades, de s'arrêter un peu, mais il ne reçut qu'un refus sans aucune explication. Stanley avait déclaré vouloir attendre vingt jours Selim Bey au Rouwenzori, mais il ne tint pas sa promesse. Le 2 août 1889, en entrant dans le Karagoué, la mère des deux enfants de Vita Hassan vint se plaindre de ce que Stairs se montrait impitoyable envers elle et la battait quand elle portait un enfant sur le bras, quoique ce fût elle qui lui faisait son pain et lui rendait de petits services. Vita Hassan

crut pouvoir demander à Émin-Pacha d'intervenir auprès de Stanley en faveur de la malheureuse mère. Mais la manière dont Stanley avait traité Émin dès le début de la retraite ne lui permettait pas de rien espérer ; il y avait au contraire lieu de craindre qu'une intervention de sa part n'amenât du désordre dans l'expédition ce qui pourrait causer la ruine de tous. Vita Hassan alla trouver Stairs, qui reconnut avoir frappé lui-même la malheureuse femme. « Si, moi qui suis aux trois quarts Arabe et à moitié sauvage, » lui dit-il, « je battais une femme, — je serais excusable jusqu'à un certain point ; mais quand un Européen bat une femme, il est inexorable, surtout s'il est Anglais, puisque dans son pays même ceux qui maltraitent des animaux sont punis. »

Ce ne fut qu'à l'arrivée à Mpouapoua, station allemande, que cessèrent les souffrances de ceux que Stanley ramenait à la côte. Malheureusement pour Émin-Pacha le retour à Bagamoyo fut signalé par l'accident qui faillit mettre un terme à ses jours. Il y survécut, et pendant trois ans encore il put rendre à l'autorité coloniale ainsi qu'à la science de précieux services. Nous aurons l'occasion de nous en convaincre dans l'analyse que nous ferons prochainement du beau volume du Dr *Stuhlmann* que nous venons de recevoir : *Mit Emin-Pascha ins Herz von Afrika*. L'activité déployée pendant ces trois dernières années par Émin-Pacha était la meilleure réponse à donner aux accusations d'incapacité prononcées contre lui par ceux qui, pour justifier leur insuccès, cherchèrent à en imputer la responsabilité à la victime de leurs procédés despotiques.

Le jugement de Vita Hassan est corroboré par celui que M. le Dr *Stuhlmann* recueillit de la bouche d'Émin-Pacha lui-même à Bagamoyo, où il l'avait rejoint comme attaché à l'expédition dont le commissaire impérial von *Wissmann* avait chargé l'ancien gouverneur de l'Égypte équatoriale.

« Après le premier échange de salutations ordinaires, Émin me parla du but de l'expédition et de ses plans, son exposé était extrêmement clair et d'une forme attrayante par l'amabilité dont il l'accompagnait. De temps à autre sa petite Ferida venait lui montrer quelque jouet ou lui poser telle ou telle question ; il était très attaché à cette enfant et la suivait constamment de regards affectueux. Dans le cours de la conversation je fins à savoir quelles étaient les idées du pacha sur son libérateur Stanley. « Stanley, » répondit Émin, « est un homme dont j'estime très fort l'énergie et la résolution : il sait partout et toujours trouver ce qu'il faut et se retourner avec beaucoup de présence d'esprit dans des circonstances imprévues. C'est une personnalité imposante qui exerce sur ses gens une grande influence quoique souvent il les traite brutalement. Comme

homme je ne peux éprouver aucune sympathie pour son égoïsme sans retenue. Il ne se fait aucun scrupule de traiter ses propres officiers de la manière la plus inouïe. Un de ces messieurs m'a raconté par exemple que Stanley insulta un de ses camarades par ces mots : vous fils damné d'un *saucoek*, et que pendant le voyage du Congo il leur déclara avec une franchise cynique qu'il préférerait Tipo-Tipo à tous ses officiers pris ensemble. Mais s'il s'agit de conduire une expédition, Stanley est et demeure notre maître.

En attendant, les deux volumes de M. Vita Hassan prouvent jusqu'à l'évidence que les seuls torts qu'il puisse y avoir à reprocher à Émin-Pacha dans les événements qui ont éclaté dans l'Égypte équatoriale, à l'arrivée de l'expédition dite de secours, provenaient de son extrême bonté envers les indigènes, de son support, de sa mansuétude. L'histoire impartiale ne lui imputera pas à crime cette bonté, mais elle sera sévère pour ceux qui ont été la cause occasionnelle des événements de la province de l'Équateur et qui, après l'avoir livrée à l'anarchie, se sont montrés sans égard aucun pour son ancien gouverneur et pour les vieillards, les femmes et les enfants qui l'accompagnaient.

BIBLIOGRAPHIE ¹

Jean Dybowski. LA ROUTE DU TCHAD. DU LOANGO AU CHARI. PARIS (Firmen Didot & Cie), 1893, gr. in-8° 381 p. 136 il. et carte. Nos lecteurs se rappellent la douloureuse émotion avec laquelle fut accueillie la nouvelle de l'assassinat de Crampel dans la région du Chari. Le jeune et sympathique explorateur avait conçu le plan de réunir, en les faisant pénétrer plus avant dans le cœur de l'Afrique, les colonies françaises du Sénégal au Congo par le Soudan, et du Congo à l'Algérie par les régions qui s'étendent entre l'Oubanghi et le lac Tchad. Déjà avant la mort de Crampel le comité de l'Afrique française avait décidé l'envoi d'une seconde expédition destinée à se joindre à celle qui avait commencé l'exécution du plan susmentionné, et chargé M. Dybowski d'en prendre la direction. Ce ne fut qu'après son arrivée à Brazzaville qu'y parvint la terrible nouvelle de l'anéantissement de la mission à El-Kouti, rapportée par M. Nebout, chef de l'arrière-garde de l'expédition, et reproduite dans le

¹ On peut se procurer à la librairie Georg & Co, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.